69e Année. IIe Série. Tome I. N° 39 24 Septembre 1898

GAZETTE MÉDICALE DE PARIS

Revue Clinique de Médecine, Chirurgie & Obstétrique

Directeur : F. DE RANSE. — *Rédacteur en chef :* Marcel BAUDOUIN

SOMMAIRE. — Bulletin : Thérapeutique et Journalisme, par M. le Dr Marcel Baudouin. — Chronique médicale : Les Médecins amoureux : Les Amours légitimes du Professeur Antoine Dubois et de Mme Clémentine de Corancez (1800) (*Fin*), par M. le Dr Marcel Baudouin. — Revue des Sociétés savantes de la Semaine : I. Médecine. — II. Chirurgie. — Les Livres nouveaux. — Variétés : Le Monument élevé aux Drs Duret et Moreau, à Montreuil-Bellay. — Nécrologie. — Nouvelles et Faits Divers. — La Médecine au Théatre. — Agence Centrale de la Presse Scientifique. — Bulletin Bibliographique. — Institut de Bibliographie.

BULLETIN

Thérapeutique et Journalisme.

Il n'est pas toujours aisé de bien écrire l'histoire, et encore moins l'histoire des découvertes thérapeutiques. Il n'est même guère plus facile de parler de celles qu'on n'a pas eu l'occasion d'étudier soi-même. J'en trouve une preuve dans une intéressante chronique scientifique, signée H. de Varigny, et parue tout récemment.

Un des lecteurs de ce savant biologiste lui demandait comment traiter — à la campagne ! — les *piqûres de guêpes,* si fréquentes en cette chaude saison sous les bois chers aux amis de saint Hubert. Et notre journaliste de répondre, sans barguigner, qu'il y a plusieurs modes de traitement.

Au demeurant, quand on parle de médecine, on ne risque jamais de se tromper en s'exprimant ainsi. En tous cas, le premier, à son dire, c'est le traitement... par le *mépris,* qui, affirme spirituellement M. de Varigny, ne coûte rien. Nous l'en croyons volontiers ; mais c'est là une thérapeutique peu médicale, qui n'a pas dû être très appréciée de son correspondant. Pourtant, c'est peut-être la meilleure. Le second mode de traitement, c'est l'*ammoniaque.* Elle jouissait jadis d'une certaine vogue et les vipères se partageaient en effet autrefois, avec les ivrognes et les guêpes, les triomphes de cette médication. Mais l'antisepsie a changé tout cela ; et, pour l'instant, nous en sommes à l'acide phénique ou, mieux encore, au sublimé : ce qui est, certes, plus logique, mais ne paraît guère plus efficace, quoi que puisse en penser notre distingué collègue. Il ajoute, il est vrai, à l'antiseptique, de la *cocaïne,* pour calmer la douleur qui, en réalité, est très vive et très énervante.

Eh bien, c'est précisément la façon dont M. de Varigny recommande l'emploi de cet anesthésique, qui m'a fait écrire ces quelques lignes. Il faut, dit cet auteur, employer une solution de cocaïne en *pansement local,* appliqué sur la peau ! Or, là, je ne comprends plus. Depuis quand une solution de cocaïne, *appliquée simplement sur la peau,* calme-t-elle les douleurs ? Je sais bien qu'il y a piqûre ; mais elle est si fine que l'eau n'y doit pas pénétrer. J'aurais compris, à la rigueur, une *injection hypodermique,* qui devient inutile, par contre, quand la piqûre siège sur une *muqueuse.* Mais les lecteurs de notre excellent confrère peuvent se tamponner jusqu'à perpétuité l'épiderme de tout le corps avec ladite solution : je leur promets qu'ils souffriront autant après qu'avant.

Mais un exemple vaut encore mieux que tous les raisonnements. Il y a quinze jours, dans la forêt de Fontainebleau, je fus piqué à l'avant-bras par un méchant animal de ladite espèce. Comme j'avais du sublimé sur moi, je lavais instantanément la petite plaie. Huit jours après, je souffrais encore ! Voilà pour le sublimé, qui n'a absolument rien fait, et qui ne vaut guère mieux que le plus

simple des... Mépris, quand, au préalable du moins, on a une peau propre. Je ne me suis pas badigeonné le bras à la cocaïne, il est vrai. Ce fut, non pas parce que cela était contraire à mes théories physiologiques, — je ne suis pas sectaire à ce point —, mais parce que je n'y songeais pas.

Cependant, j'ai une conviction intime : le Mépris m'aurait aussi bien réussi !

Marcel BAUDOUIN.

Chronique Médicale

LES MÉDECINS AMOUREUX

Les Amours légitimes du Professeur Antoine Dubois et de Mme Clémentine de Corancez (1800) (1) (*Fin*) (2).

Par Marcel BAUDOUIN.

Tout ne fut pas rose dès la première année. Elle s'était évidemment trompée, comme beaucoup d'amoureuses ! Pourtant elle supporta son malheur avec courage et dignité.

« Ainsi cette femme, un peu dissipée, qui ne fut jamais *femme de ménage*, devenait, près du lit d'un malade, la garde la plus intelligente... Lorsque après la mort de son premier mari, elle eut un dépôt de lait au col qu'il fallut ouvrir, M. Pelletan (3) ayant prévenu mon père que l'opération serait très douloureuse, elle le vit ému et lui dit : « Tu as peur ; mais vois donc, ce sera si court ! » (4). Pour elle, elle ne sourcilla pas.

Lorsque, après son second mariage, elle en vint à reconnaître tout ce que nous avions prévu, elle ne se plaignit pas. »

Est-ce que ce fut la faute de A. Dubois ou du caractère de sa femme? Il est fort probable que le tort revient à notre chirurgien. Il ne sut pas manier cette cavale de sang !

(1) Extrait d'un livre : LES MÉDECINS AMOUREUX (Étude *historique, psychologique et sociale*), qui va paraître sous peu.

(2) Voir *Gazette médicale de Paris*, 1898, n° 38.

(3) Il s'agit probablement d'un abcès ganglionnaire périclaviculaire, suite d'une lésion du sein (Mme de F..... avait à cette époque un fils de 8 à 10 mois, qu'elle nourrissait, comme l'avait recommandé J.-J. Rousseau, un ami de la maison).

(4) On n'employait pas l anesthésie à cette époque.

« Il ne s'ensuit pas que son mari fut un méchant homme, qu'il la rendit malheureuse. Non ; *il l'aimait éperdûment à sa manière* et ne voulait pas la faire souffrir ; mais c'était bien la *passion la plus étouffante* pour celle qui en était l'objet.

Veuf, n'ayant ni les idées, ni l'habitude que donne une bonne éducation, sa femme, dont il était amoureux, c'était son bien, sa propriété, sa chose à lui. Il l'aimait comme un beau cheval... Elle devait non seulement voir, penser et dire comme lui, mais encore rire quand il riait..... (1).

... Pour en revenir à D..., il avait lui-même assez d'esprit pour apprécier celui de sa femme et en jouir quelquefois... Sachant qu'à l'étonnement général, il avait épousé *une belle dame*, il affectait plus de rusticité, plus de vulgarité encore, je crois, qu'il n'en avait réellement, pour montrer qu'il était le maître, qu'il la réformerait et non lui. »

A. Dubois avait acheté, probablement pour l'été de 1801, une jolie maison à Fontenay-aux-Roses. Sa femme s'y établit, avec sa sœur et une amie. Dubois allait à Paris tous les jours et revenait le soir. Quand il rentrait, on l'entendait de loin ! Il faut lire tous ces détails intimes dans les *Mémoires*. Ils sont pris sur le vif et vraiment amusants.

« Souvent, la nuit, des reproches, des larmes, nous arrivaient confusément. Le matin, nous voyions sur la figure de la pauvre femme qu'elle avait beaucoup pleuré ; mais elle évitait toute explication... C'était quelquefois à pâmer de rire. Un jour, j'entends de mon lit, à trois heures du matin, un vacarme, des criaillements, un tintamarre effroyable. Je me mets à la fenêtre, et que vois-je ? D... en chemise, un sabre à la main, pourchassant de malheureux canards qu'on avait négligé d'enfermer la veille au soir et qui, saluant le soleil de leurs cris, avaient troublé son sommeil, non pour la première fois (2). »

On reconnaît bien là le farouche Dubois, ce type d'homme volontaire qu'aimait, avec tant de raison, Napoléon, car il n'y a que ceux-là qui voient grand et font vraiment quelque chose. Mais reconnaissons qu'avec une femme comme la sienne, Dubois aurait dû avoir la main plus légère !

En 1802, Mme Clémentine Dubois revint à Fontenay avec sa sœur. C'est à cette époque que son mari fut nommé chirurgien de la Maison de santé qui porte aujourd'hui son nom. Cela se passait le 17 floréal an X (7 mai 1802) ; mais l'entrée en fonctions n'eut lieu que le 1er prairial de la même année. Voici comment eut lieu cette nomination.

« Par un arrêté du Conseil général des Hospices, en date du 16 nivôse an X (6 janvier 1802), le petit hospice du nom de *Jésus*, situé rue du Faubourg-Saint-Martin, avait

(1) Dubois était *jaloux*, en bon bourgeois qu'il était, voilà tout !

(2) *Les Mémoires d'une Inconnue*, p. 137-149.

été consacré à recevoir des malades *payant un prix de journée*, et il avait pris la dénomination de *Maison de Santé*.

Le Conseil ne voulait confier le service médical de cet établissement qu'à un praticien éminent, déjà en possession, pour ainsi dire, de la confiance et de la faveur du public. M. Chaptal, alors Ministre de l'Intérieur, offrit cette place à Dubois (1). »

La création de la Maison de santé, au dire de Brochin (*Dict. encycl. des Sc. méd.*, art. MAISONS DE SANTÉ, 2e s., t. IV, p. 200), » est bien due à l'initiative du Conseil général des Hospices. Elle a été l'objet de l'arrêté du 16 nivôse an X (6 janvier 1802); et, dans l'un des articles de cet arrêté, il était dit que le *petit hospice du nom de Jésus* (ce fut son premier nom) serait consacré à la réception des malades en état de payer une somme déterminée. Son *installation* eut lieu le *7 mai 1802*. Placée d'abord dans le Faubourg Saint-Martin, elle fut transférée plus tard (en 1816) dans l'ancienne *Communauté des Sœurs grises* de la rue du Faubourg-Saint-Denis. Ce fut à cette époque qu'elle prit le nom de *Maison royale de Santé*. Mais la grande popularité du nom d'Antoine Dubois, qui en fut le premier médecin, fit adopter par la population de Paris le nom de *Maison Dubois*, sous lequel elle a été longtemps désignée. Atteinte par l'expropriation, elle a dû de nouveau changer de place et a été reportée à l'extrémité du Faubourg Saint-Denis, sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. »

Celui-ci n'hésita pas et « répondit que si son nom pouvait être de quelque utilité pour la prospérité de cette maison, il accepterait, *bien que cela fût contraire à ses intérêts*, puisque bon nombre de ses malades trouveraient plus économique d'aller se faire soigner par lui dans la Maison de Santé que de l'appeler chaque jour dans leur domicile » (2). Quand je disais que Dubois était un homme d'argent!

Mme Cavaignac visita, bien entendu, le ménage Dubois, lorsqu'il fut installé dans cette Maison de Santé. Et elle a gardé de cette installation, bourgeoise et modeste, peu en rapport avec ses propres goûts et surtout ceux de sa sœur, de très pénibles souvenirs. Qu'on en juge plutôt.

« Il parlait [Dubois] d'opérations, étalait les instruments dont il se servait, calculait l'argent gagné ou à gagner. Sous prétexte de sa santé, il exigeait qu'elle [sa femme] se fagotât de la plus étrange façon, voulant qu'elle portât *sur elle* les clefs des provisions de tout genre à distribuer aux domestiques (3). Violent d'ailleurs et s'emportant à tout propos, non pas contre elle précisément, mais contre les enfants, les serviteurs, les subordonnés, qui tremblaient tous devant lui.

« Quant à l'intérieur, le voici : quatre enfants à lui [Dubois] (1), un étranger (2), le fils de Clémentine (3), deux vieilles sœurs (4), douze carabins pensionnaires et mangeant à leur table (5); un appartement au-dessus d'un hospice, où pénétraient les cris des opérés; l'escalier de cet hospice toujours encombré de malades, et sous les fenêtres, dans un petit jardin, un laboratoire à dissection [salle d'autopsies]. C'était là, et au milieu de telles gens (6), que vivait la brillante Mme de F..., devenue Mme D... Sûrement, il était amoureux... Avec sa passion d'arriver à une très grande fortune (7), c'était une ménagère robuste..., qu'il lui aurait fallu (8) ! »

Maintenant, quelques mots sur l'homme, toujours d'après Mme Cavaignac :

« Avec son écorce rude et indépendante, c'était l'homme le plus dominé par le besoin de se poser, de faire effet. Tous les quinze jours, chez lui, changement de scène et de caractère. Aujourd'hui bon mari, bon père, vrai patriarche; puis chef sévère et rigoureux ; puis homme supérieur et de haute intelligence; puis simplement bon homme et bon homme surtout, etc. Ce besoin de faire effet l'entraîna dans la démarche la plus extraordinaire, la plus imprévue et qu'il regretta bientôt amèrement... »

Et voici comment l'auteur des *Mémoires* conte le dénouement de cette tragique histoire d'amour.

« Un jour (9), nous dînions chez mon père (10), D... et elle, mon mari et moi, et nous devions retourner le soir à la campagne (11). En sortant de table, il la retint dans le salon que nous traversions pour rentrer dans la chambre de ma mère, dont il était séparé par le cabinet de mon père. Nous les entendons parler, lui haut, elle pleurant (12)

(1) Fréd. Dubois. *Loc. cit.*

(2) On voit que ce n'est pas d'aujourd'hui que des critiques acerbes sont dirigées contre cette pauvre *Maison-Dubois*, où nous avons passé nous-même les plus beaux jours de notre vie : notre première année d'internat !

(3) On voit que A. Dubois était bien décidément un ami de l'argent et un provincial égaré à Paris.

(1) Dont sans doute Isidore et Paul, ce dernier âgé de 7 ans.

(2) Nous ne savons ce que ce mot désigne exactement, puisqu'il ne se rapporte pas au fils de M. de F...

(3) Le fils de M. de F..., qui avait 8 mois à la mort du premier mari de Mme Dubois, et alors 5 ans et demi environ.

(4) Nous avons vu que Dubois avait en effet deux sœurs, Mlles Dubois, venues à Paris vivre avec lui.

(5) C'étaient sans doute les *élèves* de Dubois (*externes* et *internes*) à la Maison de santé. A cette époque, il n'y avait pas encore de *salle de garde spéciale* aux élèves, qui prenaient leurs repas chez le chef de service. — On sait que le *premier Concours d'Internat* eut lieu précisément cette année même (26 fructidor An X, 13 septembre 1802).

(6) Mme Cavaignac est vraiment peu aimable, au moins pour les étudiants en médecine !

(7) C'est encore la toquade de presque tous les chirurgiens actuels. A quoi bon ?

(8) *Les Mémoires d'une Inconnue*, p. 128 (Ch. III, fin).

(9) *Les Mémoires d'une Inconnue*, p. 144-146.

(10) C'était certainement dans le second semestre de l'année 1802 (l'été probablement).

(11) A Fontenay-aux-Roses probablement (?).

(12) Pendant le dîner, elle avait dû sans doute causer de façon à déplaire à son mari !

Les heures se passent; nous n'osions sortir, ni même ouvrir la porte, quand tout à coup cette porte s'ouvre, et D..., tenant sa femme par la main: « Tenez, madame, dit-il en s'adressant à ma mère, voici votre fille; reprenez-la, je vous la rends. Elle mourra si elle reste avec moi! » Puis il sort bientôt après. Nous restons de pierre, mon père, maman et moi, mon mari n'étant plus là; elle, à demi stupide, ne disant rien, ne pensant rien! Nous la regardons, nous attendons, nous essayons de lui parler, de savoir ce qu'elle décide, ce qu'elle va faire. Elle répond à peine quelques mots à demi prononcés, regardant seulement souvent la pendule, comme attendant qu'il revint la prendre ou songeant à retourner chez elle! Cependant le temps s'écoule, la nuit s'avance; elle reste chez ma mère; elle y couche.

Elle n'en est plus sortie, et, ce premier pas, fait presque à son insu et sans son consentement, elle ne fut plus tentée de le rétracter. Je n'en suis pas moins convaincue, et il n'est pas moins vrai, qu'elle ne l'aurait jamais fait, qu'elle n'y eût pas songé, s'il n'en eût pris l'initiative.

« Il va sans dire (1) que D... revint le lendemain matin, qu'il mit tout en œuvre pour ravoir sa femme; qu'il persévera longtemps, tantôt suppliant à genoux (2), promettant monts et merveilles, tantôt menaçant et furieux. Ma famille alors s'interposa, ma mère lui ayant dit un jour que c'était presque toujours une grande faute et toujours un grand malheur qu'un divorce, mais que celui de ma pauvre sœur étonnerait moins que son mariage. Peu de mois après, ce divorce fut prononcé (3). Le plus grand malheur de ma sœur en cela, c'est qu'elle avait *une fille de quelques mois*, qui était nourrie chez elle et qu'il ne voulut pas lui laisser (4). Il l'envoya bientôt au bout de la France (5); puis il la fit élever en Angleterre, où elle était encore à la mort de sa mère (6). Cette union était si extraordinaire que je ne peux pas blâmer ma sœur d'y avoir échappé. Il y allait de sa vie. »

Ainsi donc Antoine Dubois *divorça* vers la fin de 1802 et il eut de Mme de Corancez une *fille*, qui n'avait alors que quelques mois.

Après son divorce, Mme Clémentine habita la même maison que sa mère et sa sœur (7). Elle a vécu là, pendant deux ans, sa mère recevant tous les soirs (1).

Au début de 1803, c'est-à-dire quelque temps seulement après qu'elle eut été abandonnée par Dubois, elle fit un nouveau voyage en Suisse, pour réparer sa santé compromise par ces graves événements (2). Mme Cavaignac la rejoignit et excursionna en sa seule compagnie (3). Toutes deux revinrent à Paris à la fin de l'automne 1803. Clémentine n'avait que 27 ans.

En 1808, l'auteur des *Mémoires* fut très malade (4) (fièvre nerveuse et pernicieuse), et sa « pauvre sœur la soigna, comme toujours, avec une tendresse inexprimable ».

D'après Mme Cavaignac, Mme Clémentine a été peinte un très grand nombre de fois (5), et il y aurait beaucoup de portraits d'elle ; mais, comme ils doivent être restés dans la famille, nous n'avons même pas essayé de les rechercher.

Mme Clémentine est morte en 1810, la même année que son père, M. de Corancez, mais un peu avant lui. Mme Cavaignac était en Italie depuis trois ou quatre ans ; et voici comment elle raconte

(1) Cette tournure de style est bien d'une femme!

(2) Je ne vois pas bien, d'ici, Antoine Dubois aux pieds d'une femme, même la plus jolie qu'on puisse rêver. Pourtant, Napoléon, son maître, s'y est bien trouvé! — Tout se voit en ces matières.

(3) Comment fut-il obtenu? Nous ne l'avons pas encore recherché. Mais ce divorce nous étonne un peu. On pouvait donc alors quitter son mari, sans l'avoir rendu ridicule, ou sans que lui-même ait manqué gravement à ses devoirs. Car, enfin, le crime de Dubois nous paraît aujourd'hui un peu mince au point de vue légal. Mais, à cette époque, l'*incompatibilité d'humeur* suffisait peut-être?

(4) Elle a dû naître au début de l'année 1802. — Nous n'avons pu savoir ce qu'elle est devenue.

(5) Probablement dans son pays, le Lot.

(6) D'après les *Mémoires* (p. 280), ce décès est survenu en 1810, la même année que celui de M. de Corancez, son père.

(7) « Je pus avoir dans la maison, dont ma mère occupait le premier, un logement au second ; ma *sœur* [Clémentine] habitait *l'entresol* » (p. 150).

(1) « On dansait assez souvent; on prenait le thé à minuit; on causait jusqu'à deux heures du matin... » (p. 151).

(2) « Au commencement de 1803, un Genévois, qui avait épousé la nièce de ma mère, celle avec qui ma sœur avait passé un an, lors de sa première communion, fit un voyage à Paris. Après quelques mois de séjour, prêt à repartir, il pressa beaucoup ma sœur, dont la santé ne se remettait pas, de partir avec lui, insistant sur le bien que lui ferait un voyage et sur la joie qu'en aurait sa femme. Ma mère, y voyant de plus une absence après ce malheureux divorce, y poussa beaucoup sa fille, qui partit avec le cousin.

« Deux mois après, ma cousine et ma sœur nous engagèrent, ma mère et moi, à aller les trouver, avec tant de chaleur et d'instance, qu'après avoir hésité, ma mère se décida, et notre voyage fut résolu et promis. Puis, au moment, ne pouvant quitter sa maison ni mon père, elle me laissa partir seule... Ma sœur et mon cousin vinrent au devant de moi... » (*Mém.*, p. 161).

(3) « Nos courses à deux seraient plus agréables qu'avec des compagnons peu familiers qui se proposaient.,. Ces petits voyages furent délicieux ; nous étions libres comme l'air... Aux glaciers, nos guides, voyant deux jeunes femmes seules, redoublaient de soins et de complaisances... Clémentine les faisait rire aux larmes avec ses discours à sa mule, qui s'appelait *Doucette*, et était têtue en vraie mule. *Ils l'admiraient* aussi, j'en suis sûre; car je ne l'ai jamais vue si ravissante, et le souvenir de ces jours-là me reste comme une trace lumineuse de ma vie... » (p. 170). — Décidément, tout le monde était dans l'extase devant cette beauté. Peut-être même les sommets neigeux des Alpes daignèrent-ils s'incliner pour contempler de plus près ce merveilleux visage...

(4) Elle avait alors 28 ans. Peut-être s'agit-il d'une fièvre typhoïde?

(5) En arrivant à Genève, elle trouva « Clémentine mieux portante, mais toujours sur son visage cette teinte de langueur et de souffrance qui ne l'a plus quittée et se voit dans son *portrait* fait à Genève, le plus ressemblant de tous ceux qu'on a tant multipliés. Aucune femme peut-être n'a été peinte plus souvent, et il faut dire qu'aucune figure ne le méritait mieux. »

la fin de sa sœur bien-aimée, qui n'avait alors que 34 ans.

« J'en suis à cette cruelle année de 1810, où, à peu de mois l'un de l'autre, je perdis ma sœur d'abord, puis mon père.

Ma pauvre sœur souffrait depuis longtemps d'une *maladie de foie*, dans laquelle l'abus de la saignée amena enfin l'hydropisie (1). Livrée alors à la plus haute piété (elle était devenue catholique), elle passa cinq mois dans de vives douleurs, souffrit la *ponction* plusieurs fois, des *incisions aux jambes* (2), attendant la mort chaque jour, à toute heure (comme le prouvent deux lettres qu'elle dicta pour moi et que je n'ai reçues que plus tard), et la voyant venir avec le courage du martyr. Elle souffrait sans relâche ; elle se savait sans ressource.

M. Hallé, qui la soignait, m'a dit depuis que, la lutte se prolongeant autant, il s'attendait, à chaque visite, à la trouver abattue et reculant devant sa destruction ; mais sa résignation, son héroïsme, car c'est le mot, se soutinrent jusqu'à la fin. J'ai su de mon frère aîné que, quelques heures avant sa mort, elle eut une crise de suffocation qu'il prit pour la dernière ; elle ne pouvait parler, mais elle lui faisait signe de se rassurer et de rassurer ma mère. La parole lui étant revenue : « Ce n'est pas encore fini », dit-elle ; puis elle demanda son confesseur ; elle put lui parler encore et l'entendre ; peu de moments après, elle expira (3). »

*
* *

Séparé de sa troisième femme, A. Dubois eut la brillante carrière que l'on sait et qu'a résumée d'une façon si émue Frédéric Dubois. Il mourut le 30 mars 1837, « entouré d'une nombreuse famille et vivant en patriarche, ayant plus que personne l'expérience du monde », ajoute son panégyriste, sans préciser davantage.

La plupart des médecins historiographes qui ont parlé d'Antoine Dubois prétendent qu'il n'a absolument *rien* écrit, sauf quelques articles dans le *Dictionnaire en 60 volumes* (Chéreau) : ce qui est vraiment incroyable pour un homme de cette envergure !

Aussi avons-nous fait de notre côté quelques recherches au sujet des mémoires qu'il avait dû publier seul ou en collaboration, ou inspirer. Nos efforts n'ont pas été vains et voici quelques données bibliographiques sur ce point spécial. Nous les rapportons ici, quoiqu'elles soient encore bien incomplètes et n'aient pas d'intérêt réel, parce qu'elles montrent que les médecins de talent, même quand ils ne prennent pas soin de leur gloire à venir, laissent toujours derrière eux des traces de leur utile existence.

En réalité, Dubois *n'a absolument rien écrit* dans le Dictionnaire en soixante volumes ; il n'a fait que *prêter son nom* à l'éditeur, pour qu'il puisse le mettre sur la couverture, ainsi que l'a remarqué d'ailleurs Callisen.

(1) Explication médicale un peu risquée ! Elle eut de l'*ascite* et de l'*œdème des jambes*.

(2) Ne s'agirait-il pas plutôt d'une *péritonite tuberculeuse* ou d'une tumeur abdominale tuberculeuse ? Une *cirrhose atrophique*, voire même une affection cardiaque n'est, en effet, guère probable.

(3) *Les Mémoires*, p. 280.

I. — PUBLICATIONS DE ANTOINE DUBOIS

Observation sur les bons effets du Moxa contre la perte de la voix. —*Ann. de la Soc. de Méd. prat. de Montpellier*, t. I, p. 2, p. 46. [Voir aussi : Struve. *Triumph der Heilk.*, 1804, Bd V, Abth. 2, Art. 3, p. 64-66].

Observation sur un enfant de trois ans sujet au calcul, qu'il rendit par la verge. — Leroux. *Journal de Médecine*, t. X, an 13, germinal (avril 1805), Bull. n° 7, p. 87-89.

Observation sur une tumeur de l'os maxillaire, produite par le développement d'une dent dans la cavité du sinus. — Leroux. *Journal de Médecine*, t. X, an 13, floréal (mai 1805), Bull. n° 8, p. 107-112.

Observation sur un anévrysme de l'artère poplitée gauche, guéri par la compression. — Leroux. *Journal de Médecine*, t. XIX, 1810, Bull. n° 3, p. 45-47.

Consultation : douleur et tumeur à l'hypochondre gauche jointes à quelques autres accidents. — Sédillot. *Recueil périodique de la Soc. de Méd. de Paris*, t. XXXVII, p. 271. (Portal).

Lettre au Rédacteur de la Gazette de Santé (*Gazette de Santé*), relative à la lithotritie de Civiale, et qui est intéressante, étant donné que Civiale a opéré A. Dubois vers la fin de sa vie. [Voir Fred. Dubois. *Loc. cit.*]. (Analyse dans l'*Amer. Journ. of. Med. Sc.*, 1829, vol. V, n° 9, nov., p. 221).

II. — PUBLICATIONS EN COLLABORATION

Avec Dupuytren. — *Observation sur une conformation vicieuse de la vessie.* (Extrait). — Leroux. *Journal de Médecine*, 1806, t. XII, juillet., Bull. n° 7, p. 107-110 (1).

Avec Huzard et Héricart de Thury. — *Rapport sur les fosses mobiles et inodores de MM. Cazeneuve et Cie.* Par., 1818, in-8°.

III. — RAPPORTS DE A. DUBOIS

Gardien. — Leroux, *Journ. de Méd.*, 1806, t. XII, p. 32.
Léveillé. — Leroux, n° 7, p. 105.
Jouvel. — Leroux, 1812, t. XXV, Bull. n° 8, p. 173-177.
J. Bigeschi. — Leroux, p. 178-181.
Bonnie. — Leroux, 1814, t. XXIX, p. 26-29. (Rapport en collaboration avec Béclard ; il s'agit de : *Guérison d'un polype de l'utérus par la ligature, après la dilatation artificielle du corps de cet organe.*
Faure. — Leroux, 1814, t. XXX, Bull. n° 5, p. 101-105.
Darcet. — Leroux, 1814, t. XXXI, Bull. n° 4, décembre, p. 352-359.
Lemonnier. (Rennes). — Leroux, 1816, p. 216. [Rapport en collaboration avec Désormeaux, lu en juillet 1815 : *Sur une cloison membraneuse qui a rendu un accouchement laborieux*].

(1) C'est à cette observation qu'il est fait allusion dans le *Dict. des Sc. Med.* (t. XIV, p. 360), au mot Extroversion, où l'on dit : Voir *Bulletin de la Faculté de Méd.*, Dubois et Dupuytren, an XIII. vol. V ; mais cette dernière indication est mal donnée.

J.-F. Losbtein. — Leroux, 1817, t. XL, Bull. n° 7910 p. 517-524.
Josse. — *Nouveau journal de Médecine*, 1819, t. VI, Bull. n° 9, p. 465-473.

IV. — OBSERVATIONS CONNUES DE A. DUBOIS.

Les auteurs de l'article Cancer du *Dict. des Sciences méd.* en 60 volumes (1), Bayle et Cayol, entre autres, ont rapporté dans leur intéressant travail plusieurs *observations cliniques* de Dubois. — Il est bon de les en extraire et de les mettre en relief, pour montrer la sagacité de ce grand clinicien.

1° *Cancer secondaire du sphénoïde.* — « Nous avons vu la *fosse pituitaire* du sphénoïde profondément cariée, chez un homme qui mourut, il y a quelques années, à l'hospice de l'Ecole de Médecine, des suites d'un énorme cancer de l'œil dont il avait été opéré deux fois. Cette carie fut reconnue longtemps avant la mort par M. le Professeur Dubois (2). »

2° *Difficulté de diagnostic du cancer utérin.* — Il s'agit d'une femme qui avait un cancer de l'utérus et qui entra à la Charité le 1er septembre 1811. Dubois l'examina quatre mois avant son entrée à l'hôpital. Elle devint enceinte et accoucha plus tard. On douta du diagnostic ; mais l'autopsie montra que Dubois ne s'était pas trompé (3).

3° *Cancer des nerfs.* — D'après Viel-Hautmesnil (4), cité par Bayle et Cayol, A. Dubois a extirpé plusieurs fois des tumeurs cancéreuses développées dans l'épaisseur des nerfs du bras et de la jambe (5).

*
* *

Il est probable qu'en poursuivant ces recherches, dans la littérature de l'époque, on retrouverait encore bien d'autres notes relatives à la pratique de Dubois.

Si nous avons rapporté les précédentes, c'est uniquement dans le dessein de prouver qu'un homme, qui a vécu et qui a agi pendant près de 60 ans comme praticien dans une ville comme Paris, ne peut pas passer inaperçu, alors même qu'il n'aurait pas pris soin *lui-même* de noter son passage dans la Société : ce qui n'est pas le cas d'Antoine Dubois, comme nous l'avons prouvé, quoi qu'en disent ses biographes.

Dubois a vécu *dans un milieu* d'hommes dont une des principales satisfactions est d'écrire : cela a suffi. Il a laissé sur cette cire malléable l'empreinte persistante et puissante de son voisinage, toujours remarqué. On ne peut pas, dans un monde civilisé, s'isoler de ceux qui vivent autour de vous. Et c'est par cette remarque, qui remonte au moins à Darwin, et qui s'applique surtout aux hommes *Amoureux*, que nous voulons terminer cette trop longue, mais instructive histoire d'*Amour médical*.

(1) Art. Cancer. *Dict. des Sc. méd.*, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1812, t. III.
(2) *Loc. cit.*, p. 586.
(3) *Loc. cit.*, p. 594.
(4) Viel-Hautmesnil. *Considérations générales sur le cancer.* Paris, 1807.
(5) D'après Callisen, son fils Paul aurait aussi publié quelques-unes de ses observations.

Revue des Sociétés savantes de la semaine

I. — MÉDECINE.

A l'*Académie de Médecine*, séance du 20 septembre 1898, M. Cadet de Gassicourt a lu son rapport sur l'influence de l'hérédo-syphilis sur le tabès spasmodique congénital, travail de M. Moncorvo (de Rio de Janeiro), correspondant national de l'Académie de Médecine.

II. — CHIRURGIE.

A l'*Académie de Médecine*, séance du 20 septembre 1898, M. Chauvel a lu un rapport sur une observation de MM. Marcus et Boisson, intitulée : **Diagnostic de la présence et de la topographie d'une balle de revolver logée dans la région sus-hyoïdienne, par la radiographie et la radioscopie. Extraction. Guérison.** Il s'agit d'un soldat qui, au cours d'une attaque d'hystérie, s'était tiré sous le menton un coup de revolver. Ni la palpation ni l'examen par le pharynx ne révélaient l'existence de ce corps étranger. Cependant la déglutition était gênée et le malade se plaignait. La radiographie et la radioscopie firent établir le diagnostic d'une façon certaine. La balle se trouvait, du côté gauche, à un centimètre au-dessus de l'os hyoïde. L'extraction fit cesser l'hémiplégie de nature hystérique dont le sujet était atteint.

Puis l'orateur a lu ses observations sur les mémoires présentés pour le Prix Herpin (de Metz). Le sujet proposé était : **Traitement abortif de la blennorrhagie.**

Des mémoires présentés il résulte qu'il n'existe pas encore de traitement abortif bien efficace ; l'orateur souhaite que la découverte d'une antitoxine permette de résoudre cette question.

Enfin M. Garnault fait une communication intitulée : **Critique de la méthode de Scharwtze dans le traitement de la mastoïdite aiguë.**

L'auteur a réopéré une jeune fille, opérée déjà près d'un an auparavant, par la méthode de Schvartze. La plaie extérieure n'était pas cicatrisée ; il s'en écoulait constamment un pus fétide ; la malade se plaignait de violentes douleurs locales, de continuels maux de tête, et devait porter constamment un pansement. Après la nouvelle opération, qui consista en un évidement du conduit osseux après décollement du conduit membraneux. La cicatrisation extérieure fut complète au bout de huit jours, la plaie intérieure du conduit s'est cicatrisée en six semaines ; l'audition pour la grosse montre est passée de 7 centimètres à 3 mètres.

L'auteur conseille le procédé qu'il a employé, aussi bien dans les cas aigus que dans les cas chroniques ; en effet, si sa malade eût été opérée ainsi d'emblée, il n'y aurait pas eu à la réopérer ; on évite ainsi toute trace extérieure d'opération, on pénètre beaucoup plus facilement et plus

sûrement jusqu'à l'antre, le drainage des cavités suppurantes est plus complet et plus sûr, la guérison plus rapide. On peut toujours, comme cela a été fait dans le cas rapporté, respecter la caisse et les organes de la transmission; mais ce n'est peut-être pas un avantage, si l'on considère les excellents résultats pour l'audition que donne la mobilisation de l'étrier, après l'extraction des gros osselets, dans les cas chroniques. [A. P. S. J.]

LES LIVRES NOUVEAUX

Traité clinique de l'Actinomycose humaine; par MM. A. Poncet et L. Bérard. — Paris, 1898, Masson et Cie

Il y a dix ans à peine que l'actinomycose a fait son apparition en France dans la pathologie chirurgicale humaine, et de nombreux travaux déjà lui ont été consacrés. Jusqu'ici cependant les auteurs, biologistes, expérimentateurs ou chirurgiens n'avaient envisagé dans leurs recherches personnelles qu'un point particulier de la question, et les études de critique se bornaient à quelques revues générales inspirées surtout de documents étrangers. MM. Poncet et Bérard, dans leur *Traité clinique de l'Actinomycose humaine*, nous ont donné sur cette maladie la première œuvre d'ensemble, riche à la fois d'observations personnelles et d'enquêtes bibliographiques étendues. Les auteurs se sont surtout appliqués à démontrer, avec de nombreux exemples à l'appui (plus de 50 observations publiées en 6 ans, dans un cercle d'études restreint) que l'actinomycose est aussi fréquente en France qu'à l'étranger, et qu'il est du devoir de nos médecins d'apprendre à la reconnaître au milieu des affections inflammatoires chroniques, pour lesquelles le diagnostic reste si souvent en suspens entre la tuberculose, la syphilis et les tumeurs ulcérées. Pour faciliter la tâche du lecteur, ils ont groupé par régions les divers types de la maladie, en donnant pour chaque région la description détaillée de la forme la plus habituelle et en classant d'après leur ordre de fréquence les autres localisations; chacun de ces types principaux est figuré en regard du texte par des planches soignées, et par plusieurs reproductions en couleurs. Dans leur étude pathogénique, MM. Poncet et Bérard ont établi par des arguments et des exemples nombreux la fréquence de la contagion par les végétaux, le mode de conservation et de reproduction du parasite au dehors de l'économie, les conditions de pénétration du champignon dans les tissus animaux, son évolution dans ces tissus, où il doit lutter contre la phagocytose et contre les microbes des infections secondaires, qui tendent à l'étouffer.

Ils tirent de ces considérations biologiques des conclusions d'une importance capitale, non seulement pour le traitement prophylactique, mais aussi pour le traitement curateur. Ils arrivent ainsi à montrer que l'actinomycose affecte des allures et une gravité variables, pour ainsi dire avec chaque sujet infecté, et qu'on ne saurait encore aujourd'hui s'en remettre à un prétendu médicament spécifique pour la cure médicale de cette maladie. L'iodure de potassium lui-même, qui fait merveille dans certains cas, ne possède pas les propriétés souveraines qu'on lui a attribuées trop à la légère; souvent il donne des résultats incertains et même des échecs complets; souvent aussi il n'agit qu'à la suite d'un traitement chirurgical rationnel dirigé contre les lésions les plus avancées. Un exposé des affections parasitaires voisines de l'actinomycose vraie, telles que les pseudoactinomycoses et la botryomycose, termine cet ouvrage, qui est appelé à rendre de grands services et à faciliter aussi bien les recherches de laboratoire que la tâche journalière des praticiens. [I. D. S.]

VARIÉTÉS

Le Monument élevé aux Drs Duret et Moreau à Montreuil-Bellay.

L'inauguration du monument (*Fig.* 66) élevé par la ville de Montreuil-Bellay à la mémoire des médecins Duret et Moreau et du naturaliste Toussenel, a eu lieu, avec un

(*Fig.* 66) *Monument élevé par la Ville de Montreuil-Bellay*
à la mémoire de
Toussenel, Dovalle, Drs Moreau et Duret

succès éclatant, le dimanche 14 août dernier. Toutes les associations locales d'une certaine importance avaient tenu à participer à l'hommage rendu par la vieille petite ville angevine à ses enfants disparus.

M. le Dr Labbé, sénateur, était l'un des présidents. M. le Dr Labbé a retracé toute l'existence médicale des chirurgiens Duret et René Moreau, auxquels personne mieux que lui n'était à même de rendre hommage en toute connaissance de cause. M. le Dr Charrier, M. le Dr Maisonneuve, membres de diverses sociétés angevines, ont ensuite lu de fort intéressantes allocutions.

Le soir, un banquet a réuni trois cents convives dans une des salles de l'école des garçons.

NÉCROLOGIE

M. le Dr BÉTANCÈS (de Cuba)

Le vaillant défenseur de la cause cubaine en France, M. le Dr Bétancès, délégué de l'insurrection à Paris, est mort, cette semaine, à l'heure même où une partie de son rêve semblait se réaliser. Il aurait voulu Cuba libre, avec les Antilles. Mais il ne lui a pas été donné de voir sa petite patrie, Porto-Rico, bénéficier de ses efforts. Il s'en consolait parce que, au moins, ses frères, les Cubains, sont affranchis du joug espagnol; et puis, disait-il, « j'aime encore mieux la domination des Américains que l'exploitation qui nous a opprimés jusqu'ici. »

Profondément attaché à la France où il avait fait ses études, Bétancès était venu à Paris depuis de longues années. Il y comptait des amitiés et des sympathies nombreuses, même parmi la colonie espagnole. Son rôle était loin d'être terminé. Cuba n'a peut-être jamais eu plus besoin de ses services qu'au moment où vont s'ouvrir à Paris les négociations pour la conclusion de la paix entre l'Espagne et les Etats-Unis, négociations qui serviront de préface à la définitive organisation de la République cubaine !

On sait la part active qu'il a prise à la campagne menée par ceux qui doivent organiser aujourd'hui, sous l'œil vigilant des Américains, la République à Cuba; mais les camarades de sa jeunesse et les témoins de sa vie peuvent seuls dire ce qu'était, ce que valait Bétancès. Il avait quitté Porto-Rico, son pays natal, pour la France, et, dès son retour dans son île, où il conquit comme médecin une rapide popularité, il se voua à la cause dont, par une ironie cruelle, il n'a eu que les amertumes. Il meurt à la fin d'une guerre d'où sort l'indépendance de Cuba, mais non celle de la petite patrie qu'il adorait. Tous ceux qui ont connu Bétancès garderont, quelles que soient leurs opinions, le souvenir de ce noble esprit, de cette âme héroïque et pure.

M. le Dr Jasiewicz (de Paris). — M. le Dr Filandreau, de Moncourt (Deux-Sèvres). — le M. Dr Aubrun (de Paris). — M. le Dr Eudre (de Halle). — M. le Dr Pepper (de Philadelphie). — M. le Dr de Vrij, professeur de pharmacologie à l'Ecole de médecine et de pharmacie de Rotterdam, ancien inspecteur des quinquinas dans les Indes néerlandaises, universellement connu par ses travaux sur les quinquinas et le sel de quinine, vient de mourir à La Haye à l'âge de 85 ans. — M. le Dr Guaban (de Triffart). — M. le Dr Vassart (de Tammes). — On annonce la mort de M. Max Wiener, professeur extraordinaire de médecine à l'Université de Breslau. — M. le Dr Dietrich Nasse, professeur extraordinaire de chirurgie à la Faculté de médecine de Berlin, qui s'est tué dans l'ascension du Piz-Palu. — M. le Dr John Wallace, professeur d'obstétrique et de gynécologie à l'University College de Liverpool. — M. le Dr Charles Morris Fisher, professeur d'histologie au Cooper Medical College de San Francisco.

Nouvelles et Faits divers

Assistance publique de Paris. — *Médecins du Dispensaire de salubrité.* — Par arrêté du Préfet de police, sont nommés médecins au dispensaire de salubrité : 1° M. Frasey, médecin adjoint, en remplacement de M. Lemoine, nommé médecin en chef adjoint du dispensaire; 2° M. Le Noir, médecin adjoint, en remplacement de M. Servaux, médecin au dispensaire, admis, sur sa demande, à faire valoir ses droits à la retraite.

Cette dernière nomination aura son effet au 31 décembre 1898.

Service de Santé de la marine. — Le médecin principal de la marine, M. Laffont est désigné pour assister aux examens spéciaux du service de santé en campagne, qui auront lieu dans le gouvernement militaire de Paris du 4 au 8 octobre.

École principale du service de santé de la marine à Bordeaux. — Le médecin de 1re classe Gorron est nommé professeur de pathologie interne et de thérapeutique à l'École principale du Service de Santé de la marine à Bordeaux.

Distinctions honorifiques. — M. le Dr J. Késer, de l'hôpital français de Londres, vient d'être nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

Nouveaux Journaux. — Nous recevons le premier numéro d'un nouveau journal intitulé : *Journal de Céphalographie*, dirigé par M. le Dr H. Roché. — Nos compliments de bienvenue à notre confrère.

Union des Syndicats médicaux de France. — Assemblée générale de 1898. — Le Comité permanent de l'Union des Syndicats a décidé, dans sa séance du 20 août, de proposer pour l'Assemblée générale la date du vendredi 21 octobre 1898. — *Principales questions soumises à*

l'examen des Syndicats pour l'Assemblée générale : 1° l'assistance médicale gratuite ; 2° rapports des médecins et des commissions administratives hospitalières ; 3° *Modus vivendi* avec les Sociétés de Secours mutuels ; 4° l'application de la nouvelle loi sur les accidents du travail ; 5° la Caisse de défense : réglementation de son emploi et des moyens de l'alimenter ; 6° avis définitif de chaque Syndicat sur l'Ordre des médecins ou une organisation similaire ; 7° Congrès international de Médecine professionnelle de 1900 ; 8° de l'incompatibilité entre les fonctions de médecin inspecteur des écoles et le mandat de conseiller général, par M. Aubry (de Saint-Brieuc).

Congrès de la Société italienne de Médecine interne en 1898. — Le neuvième Congrès de la Société italienne de Médecine interne se tiendra à Turin du 3 au 7 octobre prochain. Voici les questions mises à l'ordre du jour : 1° *La saignée ;* 2° *l'organothéraphie.*

Universités d'Italie. — Sont nommés privat-docents : M. Monari, pour la Chirurgie, à Bologne ; à l'Université de Naples, M. Sorge, pour la Médecine opératoire ; à l'Université de Palerme, M. Cirincione, précédemment privat-docent à Naples, pour l'Ophtalmologie.

Université de Budapest — Sont nommés privat-docents à l'Université de Budapest : M. Krépuska, pour l'Otologie ; M. Morelli, pour la Laryngologie et la Rhinologie ; M. Kuthy, pour l'Hydrothérapie et la Climatologie.

Université de Graz. — M. Alfons Edler, de Rosthorn, professeur extraordinaire d'Obstétrique et de Gynécologie à l'Université de Prague, est appelé comme professeur ordinaire de Graz.

Institut antirabique de Berlin. — Le service pour le traitement de la rage créé à l'Institut des maladies infectieuses de Berlin est en plein fonctionnement.

Médecins auteurs dramatiques. — Les représentations organisées en Bretagne et dans les Vosges le mois dernier n'auront pas été, cette année, des phénomènes isolés ; un peu partout, il s'est créé des scènes du même genre. Une des plus intéressantes, parmi ces manifestations d'une réelle décentralisation littéraire, est, sans contredit, celle qui vient d'avoir lieu à La Mothe-Saint-Héray, en Poitou.

« M. le Dr Pierre Corneille, un jeune littérateur don trois romans de valeur (*Envoûtement, Criminelle vertu, le Démon de la Chair*), publiés coup sur coup, ont fait récemment connaître le nom au public, a conçu et réalisé une tentative théâtrale d'un caractère très particulier et on ne peut plus intéressant. Il prend un décor naturel quelconque, un vieux château en ruines, un cirque de rochers, une grotte sous bois, etc., et, pour ce décor, il écrit une pièce. M. le Dr Corneille a déjà écrit de la sorte et fait représenter : *Bonne Fée* et *la Dame de Chambrille ;* il a fait jouer à La Mothe la plus importante de ses œuvres dramatiques : *Erinna, Prêtresse d'Hésus,* une tragédie en 3 actes, avec chœurs par M. L. Giraudias. La Municipalité Mothaise, s'associant avec beaucoup d'intelligence à l'œuvre de M. le Dr Corneille, avait fait construire en face du décor naturel choisi par lui un immense amphithéâtre pouvant contenir de 1,500 à 2,000 spectateurs. Rien n'avait été négligé pour donner le plus d'éclat possible à cette importante manifestation artistique. »

Voilà de la vraie et de la bonne décentralisation. Le succès a été immense ; et nous félicitons bien vivement les auteurs et les interprètes.

Falsifications alimentaires. — Les adversaires du Laboratoire municipal de la Ville de Paris ont maintes fois à l'appui de leur thèse, et cela avec plus ou moins de raison, argué du tort que faisait au commerce français l'aveu officiel des falsifications subies par les produits soumis à l'analyse, aveu dont se servaient les concurrents étrangers pour dénigrer les denrées d'origine française. Ils apprendront avec plaisir que, sous le rapport des falsifications, l'Allemagne ne le cède en rien à la France, et c'est le Laboratoire municipal de la Ville de Dresde qui se charge de nous édifier à ce sujet *(Méd. Mod.).*

Le navire-hôpital « Saint-Paul ». — Cette semaine est entré en rivière de Bordeaux le navire-hôpital *Saint-Paul.* Ce bâtiment, armé par la Société des Œuvres de Mer pour porter aux pêcheurs d'Islande tous les secours médicaux et moraux dont ils ont besoin, vient de rentrer en France après une laborieuse croisière de six mois, au cours de laquelle il a visité près de 300 navires, distribué des lettres et des journaux, secouru de nombreux malades, assisté des équipages naufragés. Après avoir rapatrié des malades à Dunkerque et Paimpol, il va visiter successivement Bordeaux, Saint-Nazaire, Nantes et Brest, où la Société des Œuvres de Mer tient à le montrer aux comités locaux qui ont contribué à sa construction. Le public sera admis à le visiter. Le *Saint-Paul* est un beau trois-mâts goëlette aux formes élégantes et fin marcheur. Il possède un hôpital de huit lits et un hôpital auxiliaire pouvant contenir huit autres lits ; en temps normal, celui-ci est dégagé et peut servir de salle de réunion aux pêcheurs qui y trouvent tous les genres de distractions. Le *Saint-Paul* est commandé par M. Lacroix, capitaine au long-cours. Un médecin de 1re classe y est détaché comme médecin-major par le Ministère de la Marine.

Épidémie de fièvre typhoïde. — L'épidémie de fièvre typhoïde de Vinca (Pyrénées-Orientales) s'aggrave. Il y a eu trois nouveaux décès. D'autres cas se sont manifestés. Le préfet des Pyrénées-Orientales est parti à Vinca afin de visiter les malades et de prescrire les mesures nécessaires pour enrayer l'épidémie, qui frappe surtout les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans.

Femme-Médecin négresse. — Une jeune femme de couleur, Mlle Emma Wathefield, vient de passer avec succès des examens de doctorat devant le Medical Board de la Louisiane. — C'est la première négresse qui se soit vu conférer un diplôme de médecin aux États-Unis.

Mariage de médecin. — Nous apprenons le mariage de M. le Dr Larivière avec Mlle Marie Bonaffé, fille du critique d'art de ce nom (*Bull. de la Presse*).

La vaccination en Angleterre.— Tous les magistrats ne sont pas également partisans de la nouvelle loi sur la vaccination, et les justiciables qui entreprennent de bénéficier de la « clause de conscience » se heurtent, dans certaines cours de police, à des résistances que les termes vagues de cette loi, bâclée en quelques heures, ne leur permettent point de réduire. Récemment, devant M. Plowden, juge de la cour de Malborough street, se présentait un M. Rose, déclarant ne pas vouloir « en conscience » de la vaccination pour son fils et invitant le magistrat à lui délivrer le certificat stipulé par la loi. M. Plowden s'y est refusé et a expliqué sa décision en ces termes : « Vous demandez à profiter de la « clause de conscience ». Et d'abord êtes-vous sûr d'avoir une conscience? Moi, je n'en sais rien. Remarquez bien que je ne vous accuse pas d'être un homme sans moralité. Je ne songe qu'à l'affaire qui nous occupe, soit à la vaccine. Comment diable auriez-vous pu vous faire une opinion sur des questions qui divisent les hommes spéciaux, les hommes de science? Votre profession est de fabriquer des bottes, vous n'avez donc pas eu le temps de faire les études nécessaires. Votre conscience, c'est tout simplement ce que vous avez lu dans des journaux ou entendu dans des meetings. Je ne vous crois pas suffisamment éclairé. Revenez dans un mois, renseignez-vous auprès de médecins compétents, et vous reviendrez me voir. » Même scène à la cour de police de la Tamise. Là, M. Mead a ajourné à deux mois sa décision quant aux demandes de douze pères de famille en les engageant à consulter pendant ce temps les principaux médecins des hôpitaux de la métropole. Il est pourtant certain que, ces délais expirés, les magistrats se verront dans la nécessité d'obéir à la loi et de délivrer les certificats.

L'autopsie de l'Impératrice d'Autriche. — Avec l'autorisation de l'empereur François-Joseph, l'autopsie de l'impératrice d'Autriche, qui a été assassinée à Genève, a été faite. Les médecins ont constaté que « la mort était due à une *plaie triangulaire*, qui avait produit une hémorragie interne. Le *cœur était noyé;* il avait été, ainsi que le *poumon*, transpercé de part en part. La plaie mesure huit centimètres et demi. » Il faut donc écarter toute supposition suivant laquelle l'impératrice, qui souffrait d'une maladie de cœur, aurait pu succomber sous le coup de l'émotion éprouvée. La mort a bien été produite par le coup de *lime* qu'elle a reçu.

La peste aux Indes. — A Bombay, le nombre des décès augmente. Au départ de chaque navire, la visite sanitaire est des plus rigoureuses. Toute personne présentant même les plus légers symptômes de fièvre est retenue, afin que le navire puisse passer indemne à Suez, où une nouvelle visite est subie.

Empoisonnement par des poires et le sulfate de cuivre. — Un propriétaire d'Ivry, ayant constaté que des malfaiteurs s'introduisaient la nuit dans son verger et dérobaient ses poires, aspergea les arbres fruitiers de son jardin avec du sulfate de cuivre. Les maraudeurs découvrirent sans doute la ruse et abandonnèrent les fruits volés, car un tas de poires volées fut trouvé dans un chantier de construction de la gare des marchandises d'Ivry. Le gardien du chantier, Pierre Levraud, moins avisé que les voleurs, emporta chez lui plusieurs des poires qu'il venait de ramasser; sa femme et sa fille trouvèrent comme lui ces fruits succulents et en mangèrent si bien que tous trois ressentirent peu après des douleurs d'entrailles violentes. Le gardien fut relevé dans la guérite de son chantier, évanoui. Transporté à l'hôpital d'Ivry, râlant, il y est mort sans avoir repris connaissance. Sa femme et sa fille étaient en même temps si souffrantes qu'on dut les transporter à l'hôpital de la Pitié dans un état grave.

Mort par absorption considérable de liquide. — Un garçon marchand de vins, âgé de soixante ans, connu dans le quartier des Halles sous le sobriquet caractéristique de Thomas la Gargouille, d'une forte corpulence, de tempérament apoplectique, faisait, depuis de longues années, l'admiration de tous les pochards du quartier par la facilité avec laquelle il engloutissait à doses énormes les liquides les plus corrosifs, schnik, schnaps, tord-boyaux, absinthe, etc. Il avait tenu jusqu'ici les paris les plus fous, buvant douze verres d'eau-de-vie pendant que sonnait midi, etc.

Dans un débit de la rue Pierre-Lescot, où il achevait de tuer le ver, après de nombreuses libations, un consommateur impatienté de ses récits de beuverie pantagruélique lui dit : « Tout cela n'est rien à côté du coquemard, le broc rempli d'eau que l'on versait jadis d'un seul coup au moyen d'un entonnoir dans la bouche des condamnés à la question extraordinaire. » En entendant parler d'eau, la Gargouille fit d'abord la grimace; puis, l'amour-propre s'en mêlant, ce biberon romantique ne voulut pas qu'il fût dit qu'il avait dans sa vie reculé devant l'absorption d'un liquide quelconque. Il s'étendit de son long sur un banc, mit dans sa bouche un entonnoir, et, personne ne voulant se mêler de ce pari extravagant, se mit en devoir d'y verser lui-même le contenu d'un immense broc de marchand de vins rempli d'eau. Soit que la position prise ait déterminé chez lui un coup de sang, soit que la Gargouille eût cette fois trop présumé de ses forces, le résultat lui a été funeste. Au milieu de l'opération, lâchant brusquement le broc, il a roulé à terre, tenant toujours l'entonnoir entre ses mâchoires crispées et donnant des symptômes évidents de suffocation. En vain, deux agents appelés au secours l'ont-ils conduit, en le tenant sous les bras, à une pharmacie voisine. Le pauvre diable y est mort en arrivant, sans avoir pu recouvrer l'usage de la parole.

De l'influence du sifflet des locomotives sur la grossesse. — On sait que nos locomotives déchirent l'air par de véritables hurlements de leurs sifflets, de façon à réveiller en sursaut les voyageurs des trains. Une jeune femme qui, il y a plusieurs années, fut surprise ainsi au milieu de la nuit et secouée d'une crise nerveuse, est *accouchée dans le train et avant terme*. C'est la stricte et absolue vérité !

Les inconvénients de l'obésité. — On écrit de Londres qu'un incident peu ordinaire s'est produit dernièrement à la cour du coroner de Saint-Pancras. Le clerc venait de procéder à l'appel des jurés et le magistrat invitait

ces messieurs à prendre place à leurs bancs, lorsqu'on vit s'avancer une sorte de monstre d'une obésité extraordinaire. C'était un juré du poids de cent soixante kilogrammes et dont l'abdomen atteignait une circonférence telle qu'il était impossible de faire entrer ce mastodonte dans la galerie où étaient alignés les membres du jury. Il a fallu requérir un juré supplémentaire.

La Médecine au Théâtre

Nous commençons, comme nous l'avons promis à nos lecteurs, cette rubrique nouvelle, à l'époque où les théâtres de Paris rouvrent leurs portes ; et nous nous efforcerons de les tenir au courant des faits saillants et intéressants, au point de vue biologique et médical, de la saison qui s'annonce sous les plus brillants auspices.

Jeudi 15 septembre, réouverture des FOLIES-BERGÈRES, avec un succès éblouissant... de toilettes et de pierreries. A noter d'excellents exercices *athlétiques :* travail aux *anneaux* enguirlandés, très curieux et vraiment remarquable, musculairement parlant, et à la *barre fixe* (côté comique) ; travail de *jambes* également très remarqué (Mlles Lorrison, danseuses, en tête !).

Au *Casino de Paris*, exercices de boxe par une femme (fait rare) et lutte contre une balle ! Exercices d'équilibre et de force *maxillaire*. A noter la présentation d'une foule de perroquets, perruches (kakatoès), et oiseaux divers dressés et montrés en liberté par Mlle Marzella.

En réalité, rien de bien neuf dans ces deux Music-Halls. Paris qui s'amuse n'est pas encore revenu des bains de mer et de la campagne, le thermomètre étant encore au-dessus de 20°. Qu'il ne continue pas, pour l'amour des Déesses en général, et des Vénus en particulier!

M. ELL.

AVIS IMPORTANT

Messieurs les Actionnaires de la *Société anonyme de l'Institut de Bibliographie* sont informés que, conformément à l'article 9 des Statuts de la Société et à la décision du Conseil d'Administration, le versement du troisième quart des actions souscrites aura lieu à Paris, aux bureaux de l'Institut, 93, boulevard Saint-Germain, du 17 au 22 octobre 1898.

AGENCE CENTRALE DE LA PRESSE SCIENTIFIQUE

PARIS. — 93, Boulevard Saint-Germain, 93. — PARIS.

CONGRÈS NATIONAUX ET INTERNATIONAUX

L'*Agence de la Presse Scientifique Internationale*, 93, boulevard Saint-Germain, centralise le résumé de toutes les communications faites aux divers *Congrès nationaux et internationaux*, qui ont lieu en France et à l'étranger. Cela dans le but de pouvoir les distribuer ultérieurement, EN TOUTES LANGUES, à *tous les Journaux* du monde entier.

Il suffit d'adresser à l'Agence, en temps voulu, un exemplaire de la communication ou au moins une copie du résumé.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

AVIS AUX AUTEURS ET AUX ÉDITEURS

Tout ouvrage ayant trait à la Médecine et aux Sciences biologiques, qui sera envoyé, 93, boulevard Saint-Germain, Paris, sera analysé dans la *Gazette Médicale de Paris*, dans le plus bref délai possible, avec tous les détails nécessaires.

GAMBERINI E PARMEGGIANI.—Via Altabella, n. 6, lett. B, Bologna.

RUGGI (Giuseppe). — **Rendiconto statistico relativo a 1.000 laparotomie eseguise di preferenza per la cura di interne lesioni muliebri.** — Broch. in-8° de 20 pages. — Bologna, 1898.

BULLETIN de la SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE et MÉDICALE DE L'OUEST. — Rennes.

LEBESCONTE (P.) et BÉZIER (T.). — **Description stratigraphique des terrains quaternaires et des alluvions modernes de la vallée de la Vilaine dans la partie Est de la ville de Rennes** — Broch. in-8° de 15 pages, avec 2 figures dans le texte. — Rennes, 1897.

LEBESCONTE (P.). — **Observation sur la valeur de certains caractères dans le classement des Trilobites.** [Extrait du *Bull. de la Soc. scient. et méd. de l'Ouest.*] — Fasc. in-8° de 3 pages. — Rennes, 1897.

TRIPIER. — 41, rue Cambon, Paris.

TRIPIER (A.). — **Hyperplasies conjonctives : fibromes utérins. Leurs traitements médicaux.** — Broch. in-8° de 154 pages, avec 3 fig. dans le texte. — Paris, 1898.

BAILLIÈRE ET FILS. — 19, rue Hautefeuille, Paris.

IMBERT (Léon). — **Le cathétérisme des uretères par les voies naturelles.** — Broch. in-8° de 164 pages, avec 14 fig. dans le texte. — Paris, 1898.

Gazette Médicale de Paris
PARIS — 93, Boulevard Saint-Germain, 93 — PARIS

Avis à nos Lecteurs

Pour faciliter à nos lecteurs l'abonnement à la *Gazette Médicale de Paris* et, à titre d'essai, l'Administration du Journal a décidé d'accepter, pour le prix de **Cinq Francs**, des abonnements de Six mois partant du 1er Juillet 1898 et allant jusqu'au 1er Janvier 1899.

A tous nos nouveaux abonnés, pour ces six mois, nous remettrons de plus, *à titre de Prime d'Abonnement,* la collection complète des six premiers mois de l'année 1898 de la *Gazette Médicale.*

Pour bénéficier de cette Prime, il est nécessaire d'adresser avant le 1er Octobre 1898 la somme de *Cinq francs* à l'Administration du Journal, 93, Boulevard Saint-Germain, en **timbres-poste** ou en un mandat.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES (Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven) par la Gare St-Lazare

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) *et toute l'année. — Trajet de jour en 9 heures,* 1re et 2e cl. seulement.

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours : 1re classe, 43 fr. 25; 2e classe, 32 fr.; 3e classe, 23 fr. 25.
Billets d'aller et retour, valables pendant 1 mois : 1re classe, 72 fr. 75; 2e classe, 52 fr. 75; 3e classe, 41 fr. 50.

Des voitures à couloir (W.C. toilette, etc...) sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe. — Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, des petits Guides-Indicateurs du service de Paris à Londres.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Tout étudiant en médecine, qui enverra à la *Gazette Médicale de Paris*, 93, boulevard Saint-Germain, Paris, deux exemplaires de sa thèse de doctorat, aura droit *gratis* à un abonnement d'un an, à la seule condition d'en adresser la demande écrite aux bureaux de l'*Institut de Bibliographie*, 63, boulevard Saint-Germain.

AVIS

On demande des étudiants en médecine traduisant l'Italien, l'Espagnol et le Roumain.

INSTITUT DE BIBLIOGRAPHIE
PARIS. — 93, boulevard Saint-Germain, 93. — PARIS

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LA SUTURE INTESTINALE

Histoire des différents Procédés d'Entérorraphie.

par M. le Professeur Félix TERRIER

PROFESSEUR DE MÉDECINE OPÉRATOIRE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,
CHIRURGIEN DE L'HOPITAL BICHAT.

& M. le Docteur Marcel BAUDOUIN

CHEF DU LABORATOIRE D'OPÉRATIONS A LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
DIRECTEUR DE *l'Institut de Bibliographie Scientifique.*

Un beau volume in-8° de 300 pages environ,
AVEC PLUS DE 580 FIGURES DANS LE TEXTE.

PRIX : 15 Francs.

CHIRURGIE DE L'UTÉRUS

Par M. le **Dr H. DELAGÉNIÈRE** (Le Mans)

Ancien Interne en Chirurgie des Hôpitaux de Paris,
Membre correspondant de la Société de Chirurgie de Paris.

1 Beau volume in-8° de 400 pages environ, avec 300 figures dans le texte.

Prix : 10 Francs.

AVIS

Par suite d'une entente avec le bureau de la Société de Chirurgie de Lyon, tous les abonnés de la *Gazette Médicale de Paris* pourront désormais recevoir régulièrement les *Comptes rendus* in-extenso de cette importante Société.

Dès aujourd'hui, on peut souscrire à nos bureaux pour le premier volume des *Comptes rendus*, correspondant à 1897-1898, au prix de cinq francs.

Comme nous ne possédons qu'un nombre restreint d'exemplaires de ces *comptes rendus*, nous prions nos lecteurs de nous adresser leur demande le plus rapidement possible; sans cela, on courrait le risque de ne pouvoir se procurer une collection complète des Bulletins.

Le Rédacteur en chef-Gérant : Marcel BAUDOUIN.

Paris. — Imp. de l'A. B. C., 191, Fg Poissonnière.
J. TINTURIER, Directeur.